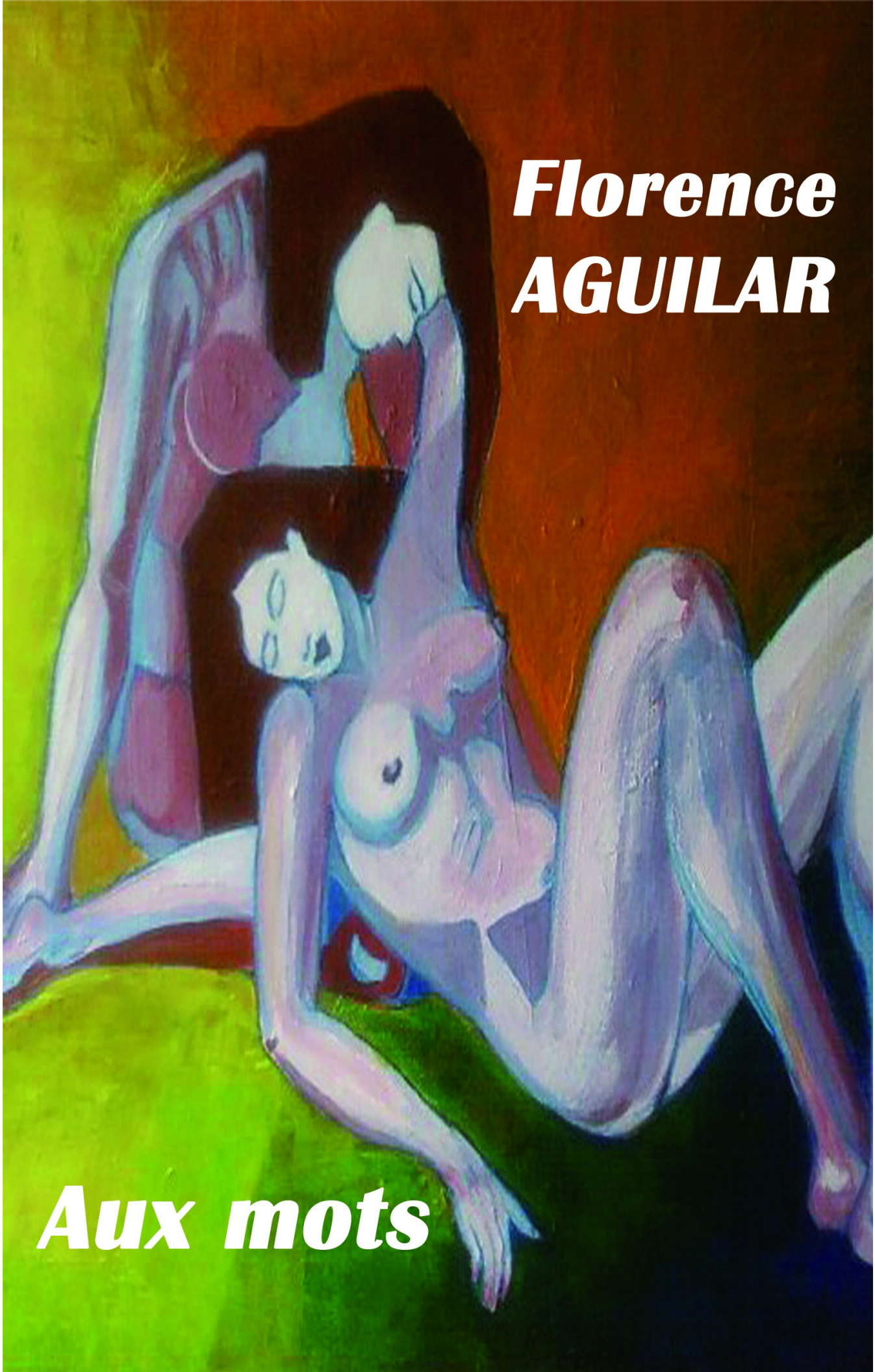
Florence
AGUILAR
Aux mots

Florence AGUILAR

Aux mots

Roman

© Florence AGUILAR, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5467-6

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci, Maman, de m’avoir accueillie et aimée.
Tu me manques.

Les personnages et les situations de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Préface

Je voulais te dire, j'ignore demain, je sais seulement qu'aujourd'hui, tu as déposé cette douleur, là, dans ma vie. Une émotion. Oui, j'ai murmuré ton si joli prénom, comme pour me cogner à la réalité qui n'est jamais finalement que ce qu'on veut croire. Je sais que lorsque j'ai murmuré ton prénom, mon cœur pour une fois s'est gonflé de rage comme une explosion de Vie, au lieu de s'écrouler comme toutes ces années où les ruptures me terrassaient ; aujourd'hui, mon cœur est prêt à crier qui je suis, qui JE SUIS et non plus à s'étouffer dans la peur de la Vie.

Je suis là, debout et en Vie.

Névroses, je vous emmerde ! Je remercie mon anxiété, mon hypersensibilité, mon émotivité, mes phobies, ma créativité, mon inadaptation, ma solitude, mon errance pour crier aujourd'hui que mes particularités n'ont jamais été une défaillance, une erreur du comportement, elles n'ont jamais été si troublantes, elles m'ont rendue différente. Et je me suis mise sur le côté, comme un animal égaré, qui ne pouvait pas s'adapter et j'y ai alors cru, et me suis rangée dans le tiroir des abîmées. Je suis devenue une anomalie sociale.

La boîte est carrée, il faut être carré pour y entrer. Les gens comme moi ne sont pas arrangeants, ils sont tatillons, chaotiques, perfectionnistes, excessifs, ils portent de l'attention partout, pour tout, se préoccupent de tout, chaque mot, chaque virgule, chaque geste, chaque silence, chaque vibration. Pourquoi dans cet ordre et pas celui-là, pourquoi ce mot à ce moment-là, pourquoi cette intonation, pourquoi ce regard, cette grimace, ce sourire et c'est toujours sans fin, car tout est décortiqué, analysé, matière à réflexion ; et tout repasse en boucle du matin au soir, tant que la réponse n'est pas exprimée et quand la réponse est là, encore faut-il l'assimiler et viennent alors se greffer d'autres

questions. Et tout recommence. Et tout est questionnement. Sans repos. Tout est obsession et attachement. Je crée des liens partout dans tout ce que j'aime. Des vrais tentacules. Des millions de tentacules accrochés désespérément à ce, ceux que nous aimons. Des milliards de vibrations reliées les unes aux autres. De l'énergie dedans, dehors qui m'anime et me foudroie. Sans nuances.

Faudrait-il casser tout ce que je suis ? Ignorer mes émotions ? Et reconstruire avec quoi ? Quels matériaux ? Aller chez le voisin, me servir de ses schémas, lui demander un peu de désinvolture, de je-m'en-foutisme et d'indifférence ? Mon empreinte à la relation à l'autre est là, inscrite et je ne crois pas que je puisse devenir quelqu'un d'autre, je dois juste utiliser toute cette différence pour briller enfin, tout en sachant que la souffrance m'accompagnera toujours plus ou moins.

Je n'ai pas de projets, j'ai choisi un autre chemin, j expérimente et je ne m'accroche nulle part sinon aux cœurs. J'attends de ne plus avoir une seule larme à pleurer. Je ne porte pas de coquille d'œuf sur la tête, je porte juste mes étrangetés dans l'âme, protégées par une carapace, épaisse et presqu'indestructible qui devient une espèce de chewing-gum sans consistance dès que le cœur s'en mêle et que ce même cœur touche ma tête. Et le cœur s'en est toujours mêlé et ma tête l'a toujours suivi. Pour tout. Il m'a aussi tenue vivante. Il a été mon ami. Et mon ennemi. Mais je ne l'ai jamais détesté.

Aimer a toujours été ma plus belle victoire au-delà de toutes les défaites.

Cet amour qui me dévore. Cette violence qui m'abîme.

Sacha.

Enya

Enya, tu m’as demandé de venir te rejoindre pour m’apprendre quelque chose d’important, de grave. Tu n'es pas là, peut-être as-tu fini plus tôt.

L’école d’Art dans laquelle tu enseignes la musique, le piano, nous ressemble. La musique, la peinture, la sculpture, la photographie, toutes les disciplines s’y croisent et s’entremêlent. Les artistes font de cet espace une mélodie, une création, un mouvement ; la matière et les émotions circulent. La vie telle que toi et moi, nous l’aimons !

Je n'entre pas dans la salle de cours, je veux juste déposer un joli baiser sur le paillasson à l’entrée, un baiser délicat qui ressemble à un petit bonbon de mille couleurs, pétillant, dansant avec son petit ventre rond et son cœur tendre tout au milieu.

Je tends l’oreille, aucun son derrière la porte, zut ton cours a sûrement dû être annulé ou je ne sais. Je décide de redescendre. J'entends du bruit dans l’escalier, peut-être est-ce le professeur de guitare, Jean-Edouard, celui que tu aimes appeler « l’artiste maudit ». Il ressemble à un échassier migrateur, la tête dans les épaules, le dos légèrement voûté et le corps un peu désarticulé, il a de longs bras qu’il tient ballants. Son crâne est chauve et il fait vieux alors qu’il n’a que la quarantaine, notre âge. Je n’ai vraiment pas envie de le croiser. Je reste à l’étage. J’attends qu’il entre dans son cours ; je ne suis pas fan des salutations sans intérêt, juste la politesse pour la politesse, je n’ai jamais compris ceux qui aimaient les « *bonjour, comment allez-vous, il fait beau aujourd’hui, n’est-ce pas ?* » Il paraît que ça fait partie des codes sociaux, la sociabilité. Etrange mot surtout quand on ne porte aucun intérêt à celui qu’on croise.

Tu me manques Enya. Ah, je voulais te dire encore un petit mot, un tout petit, plus petit que tous les autres, il sait être sérieux et il porte un chapeau feutré, ses chaussures sont rouges comme des cerises et son sourire est large et tout bleu,

bleu comme les cieux, ce mot a une petite moustache toute blanche, rigolote, qui fait sourire. Il est lié à tous les autres, il leur tient la main, même s'il est discret, il veut se montrer. J'aime ce mot, ce petit mot. Je te l'offre maintenant parce que j'ai envie de te l'écrire avec un immense amour : *Merci* ! Merci de faire battre mes paupières, de me transformer en une sublime amante, de me faire jouer avec la magie des mots, comme ceux qu'on espère, qu'on crée pour les partager. Certains ne savent pas les lire, d'autres les oublient et puis parfois, une femme s'y arrête et c'est alors la plus belle. Enya, tu es la plus belle de l'Univers. Tu sais recevoir mes mots, tu sais les ressentir et du plus profond de ton âme, tu sais les renvoyer. Avec une vibration commune. Alors mon cœur se met à chanter, à danser et à aimer comme ça, sans méfiance, il voudrait t'inviter dans ses plus jolis habits, un costume sombre pour le sérieux du sentiment, et un nœud papillon pour faire briller la fête ! Mon cœur est vêtu de son habit du dimanche, il voudrait t'inviter à son premier bal, il en a connu des centaines, oui, mais celui-ci est singulier ; tu es singulière. Tu as invité mon cœur à un tango argentin, parce que tu as cette passion de l'Amour dans le cœur ; nous marcherons ensemble, nous nous soutiendrons et nous aurons confiance.

Jean-Edouard a enfin disparu. Je dévale les escaliers. Je pousse la grande porte en bois épaisse et lourde du rez-de-chaussée. Je suis dehors et je prends alors en pleine face le vent, les odeurs, le silence, les bruits. J'ai envie de m'asseoir là, un instant, sur la petite marche qui accueille l'immeuble, là, où tu donnes tes cours de piano, cette marche d'escalier est là immobile, seule et libre. Elle est en marbre blanc, le marbre n'est presque pas taché, c'est froid et doux à la fois, j'aime y poser ma main, j'aime ce froid.

Enfant déjà, la nuit, j'aimais toucher de mon lit, ces murs froids ; enfouie dans mes draps, j'avais l'impression d'être en vie, encore un peu avant de m'endormir et plus, c'était froid, et plus, j'étais vivante. Ce froid-là, cette écoute glaciale, attentive au moindre petit bruit, je ne bougeais pas sous les draps, j'écoutais. J'écoutais le silence, parce que j'avais peur, peur de lui. De cet homme que j'aimais pourtant plus que tout. Il disait toujours en vociférant « ici, il va se

passer un drame, un jour ». J'étais enfant, et je me demandais ce qu'était un drame pour lui. Je pensais qu'au bout du drame, il y avait la mort, alors je ne bougeais pas et j'ai passé ainsi, des années à écouter la nuit, sans dormir. La peur au ventre.